53050

18

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

THÉODORE DUCAMP,

LU A LA SOCIÉTÉ MÉDICO-PRATIQUE

DANS SA SÉANCE DU 14 MAI 1823,

PAR LE DOCTEUR VASSAL,
Secrétaire général,

ET IMPRIMÉ PAR DÉCISION DE LA SOCIÉTÉ.

PARIS,
IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N°. 46, AU MARAIS.

M DCCC XXIII.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE

THÉODORE DUCAMP.

MESSIEURS,

En consacrant dans vos réglemens les devoirs à rendre à chaque membre décédé, vous avez suivi l'exemple de plusieurs sociétés littéraires et philantropiques, qui s'empressèrent de rendre hommage à la mémoire de tous ceux qui se distinguèrent pendant le cours de leur vie, soit par des vertus éminentes, soit par des talens supérieurs qu'ils firent tourner au profit de leurs concitoyens ou de leur patrie. Il est à regretter qu'une institution aussi louable ait été réservée pour une certaine classe d'hommes; car si elle eût été généralement répandue, elle eût puissamment contribué au perfectionnement moral de la

société : à la vérité, pour atteindre ce but utile, il aurait fallu que des orateurs impartiaux eussent pesé, dans la balance de l'équité, la juste portion de louange ou de blâme qu'aurait méritée une conduite plus ou moins régulière.

Chargé de remplir cette fonction délicate, je m'attacherai à vous faire connaître toute l'étendue de la perte prématurée que nous venons de faire : je ne me suis point dissimulé que j'affligerai vos cœurs, en portant dans vos esprits cette triste conviction; surtout quand je considère que si la durée de la vie de l'homme de bien est toujours trop courte pour le bonheur de ses semblables, celle d'un médecin instruit n'est jamais assez longue pour le soulagement de l'humanité, et lorsque la nature a doué ce même médecin d'un esprit éclairé, il serait à désirer pour les progrès de la science que son existence pût être triplée. Telle aurait dû être du moins la longévité de celui qui doit exciter les vifs regrets de la Société médico-pratique, parce qu'il fut tout-à-la-fois, médecin éclairé, homme de génie, et homme de bien. Telles étaient les qualités distinctives de Théodore Ducamp.

Il naquit à Bordeaux en 1792 : une éducation soignée lui inspira le goût de la médecine, et ce fut dans sa ville natale qu'il se livra de bonne

heure à l'étude des sciences médicales : les progrès qu'il y fit furent si rapides, qu'il ne tarda pas à s'apercevoir que l'École de médecine de Bordeaux ne pouvait plus alimenter convenablement son esprit avide de nouvelles connaissances.

En 1809, il fut commissionné pour l'hôpital militaire de Strasbourg, où, pendant trois années consécutives, il se fit distinguer par son aptitude au travail, et par un zèle infatigable à remplir les fonctions qui lui furent confiées.

En 1812, il fut appelé à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, et dans la même année, il fut nommé aide-major dans les ambulances de la garde, et, quoique d'une très-faible constitution, il n'hésita point à faire la mémorable campagne de 1813.

Les connaissances chirurgicales dont il donna des preuves dans une foule de cas très-graves, furent si justement appréciées par ses chefs, qu'il fut conservé au service de santé de la garde royale, pendant le reste de l'année 1814. En 1815, il soutint avec distinction devant la faculté de médecine de Paris, une dissertation inaugurale sur les polypes de la matrice et du vagin; cet ouvrage renferme quelques vues nouvelles et des préceptes dictés par une pratique éclairée.

Investi du titre de docteur, il consacra le jour

à la clinique médicale, et il se livra pendant la nuit aux travaux du cabinet avec une telle ardeur, que l'aurore le surprit très-souvent, encore plongé dans les plus profondes méditations.

En 1818, il fut admis membre résidant de la Société médico-pratique; il donna une observation sur un anévrisme de l'artère poplité, suivie de quelques réflexions sur le traitement de cette maladie. Il s'efforça de démontrer que la compression et la méthode de *Vasalva* étaient souvent insuffisantes, tandis que l'application continuelle des réfrigérans par le moyen d'un appareil particulier qu'il présenta à cette époque, était très-souvent couronnée d'un succès complet.

Associé à vos travaux, il ne laissa échapper aucune occasion pour provoquer des discussions lumineuses, dans lesquelles il éclaira fréquemment du flambeau de la vérité, des points de doctrine qui étaient encore obscurs, ou qui restaient en litige.

Son amour pour la science fut d'autant plus pur et d'autant plus louable, qu'il se garda bien d'imiter la conduite de ces érudits égoïstes qui n'entassent des connaissances que pour eux-mêmes; il suivit le noble exemple de *Chaumeton;* il prit, comme lui, pour devise, l'épigraphe, *Spargere collecta*, et une chose fort remarquable, c'est

que la nature et les circonstances semblent avoir établi une identité parfaite entre ces deux médecins recommandables. Doués l'un et l'autre de la même organisation, ils sont frappés tous deux de la même affection morbide : le premier cultive de préférence la littérature médicale italienne, et le second s'identifie avec les découvertes médicales anglaises. Irrité par les principes que professent en Italie Razori et Thomassini, *Chaumeton* combat leur doctrine par une logique serrée ; il en démontre tous les dangers dans des réflexions judicieuses qui sont remarquables par la causticité de la critique mordante qu'elles renferment. Étonné des nombreux succès qu'obtiennent certains médecins anglais de plusieurs tentatives hardies, *Ducamp* s'empresse de les faire connaître, dans l'espoir d'agrandir le domaine de la médecine française : mais je m'arrête, pour ne vous entretenir que des travaux littéraires de notre confrère.

Le premier ouvrage dont il s'occupa, fut la traduction du traité, *ex-professo*, de l'asthme convulsif, par le docteur Robert *Brée*. Cette entreprise exigeait de la part du traducteur, non-seulement une connaissance exacte de la langue anglaise ; mais il fallait, en outre, qu'il fût profondément versé dans la physiologie, la physi-

que et la chimie ; car la théorie de Robert *Brée* est fondée sur l'application de ces trois sciences.

Ducamp remplit cette tâche délicate avec facilité. Les notes et les observations intéressantes dont il enrichit cette traduction, ainsi que la précision et la pureté de son style firent pressentir qu'il occuperait un jour un rang distingué parmi les médecins littérateurs. Cette présomption ne tarda pas à se réaliser, et le grand nombre de travaux qu'il a consignés dans plusieurs feuilles périodiques en est la preuve.

M. le docteur Roustan qui avait écrit sur l'asthme, voulut analyser les principes de Robert *Brée;* mais au lieu de discuter avec sévérité la doctrine du médecin anglais, il reproduisit les opinions qu'il avait émises dans deux mémoires publiés antécédemment. Dans le premier, il s'était attaché à démontrer que l'asthme nerveux chez les vieillards est symptomatique d'un état pathologique du cœur, et dans le second, il avança que l'asthme des vieillards était occasionné par une lésion organique du cœur.

Ducamp ne put garder plus long-tems le silence; il combattit avec force la théorie de M. *Roustan*, et sans sortir des bornes d'une sage polémique, il prouva par des raisonnemens péremptoires, que l'asthme périodique des vieil-

lards existe fréquemment sans lésion organique du cœur; mais il convint en même tems, qu'un état pathologique de ce dernier organe pouvait se développer concurremment avec l'asthme. Le parallèle que *Ducamp* établit entre la marche et la terminaison différentes de ces deux maladies, donne une idée de la clarté et de la justesse de sa dialectique.

Après avoir débuté aussi honorablement dans la carrière littéraire, Ducamp fut admis au nombre des membres résidans de la société de médecine de Paris, et il ne tarda pas à devenir un des collaborateurs du journal de cette savante compagnie.

Vous savez, messieurs, que notre jeune confrère fut un des plus ardens fauteurs de la nouvelle doctrine médicale; il l'embrassa d'abord sans aucune restriction, et son plus grand plaisir fut de la propager. Le docteur *Chomel* en publiant un opuscule sur l'existence des fièvres essentielles, lui fournit l'occasion de faire triompher la plupart des préceptes incontestables de cette doctrine.

Ce fut au mois de juin 1820, que Ducamp fit imprimer des réflexions critiques sur l'ouvrage de M. Chomel. Armé du scalpel d'une sévère censure, il disséqua toutes les phrases de cet auteur,

l'une après l'autre ; il combattit fortement sa doctrine erronée, et dans la crainte que sa réfutation ne parût basée sur des hypothèses ou sur des raisonnemens spécieux, il la puisa tout entière dans la nosographie philosophique, et il prouva par les propres expressions de son savant auteur, que ce que M. Chomel appelle fièvres essentielles, ne sont véritablement que des fièvres symptomatiques dépendantes de phlegmasies ou de quelque lésion d'organe.

La réputation de Ducamp ne tarda pas à s'étendre ; sa clientèle s'agrandit, et une pratique judicieuse lui fit modifier, dans plusieurs circonstances, la thérapeutique trop exclusive de la nouvelle doctrine.

Ne voulant rester étranger à aucune des branches de l'art de guérir, il s'appliqua à l'étude des accouchemens, et il fut frappé des dangers auxquels se trouve exposé le fœtus, lorsque son expulsion est précédée de la sortie du cordon ombilical. Les procédés de *Moriceau* et de *Deventer* pour replacer le cordon ombilical dans la matrice, lui parurent insuffisans ; il ne fut pas plus satisfait des moyens proposés par *Osiander, Tellegen, Ekhar, Makensie, Villemberg.*

Il imagina pour cette opération délicate, un instrument d'autant plus simple que ce n'est, ri-

goureusement parlant, qu'une ingénieuse application du porte-nœud de *Dessault.* Il le fit connaître d'abord à la Société médico-pratique, et il publia ensuite sur cet instrument une notice intitulée : *Nouveau moyen de remédier à l'issue prématurée du cordon ombilical*, et Mr. le professeur *Deneux* déclara dans un rapport fort étendu que le porte-nœud de notre confrère était préférable à tous les moyens proposés et employés jusqu'à ce jour, mais que les cas qui en exigeaient l'application, étaient fort rares. L'expérience n'a d'ailleurs pas encore permis de prononcer définitivement sur ses avantages ou ses inconvéniens.

La facilité avec laquelle Ducamp écrivait, et la perspicacité dont la nature l'avait doué, le rendirent souvent hardi et quelquefois téméraire; aussi ne balança-t-il pas d'entreprendre une tâche fort désagréable à remplir; ce fut de dévoiler la fraude, et de poursuivre à outrance le charlatanisme sous quelque forme qu'il se présentât.

L'analyse que fit M. *Caventou* du sel de Cheltenham, fournit à *Ducamp* l'occasion de signaler certains pharmaciens qui ne rougissent pas de sextupler le prix de la valeur réelle de ce sel.

Il persiffla d'une manière piquante ceux dont les vitraux sont tellement surchargés d'inscriptions anglaises, que leur pharmacie contraste gro-

tesquement avec la noble simplité des bonnes officines; il fixa surtout l'attention des gens de l'art sur une poudre dentrifice dans la composition de laquelle se trouvait, disait-il, le charbon de kinkina piton.

Rien n'exaspéra plus Ducamp que l'annonce d'un abrégé du Dictionnaire des Sciences médicales. Avec quelle chaleur il s'éleva contre une pareille entreprise ; avec quelle hardiesse il esquissa le portrait de certains médecins mercantiles, dont la plume vénale ose mutiler les productions du génie et du véritable savoir! « Ainsi, » dit-il, pour prix de leurs labeurs, les auteurs » du Dictionnaire verront défigurer, morceler » leurs écrits. Le fruit de trente années d'expé- » rience et de méditation, tombera sous des ci- » seaux stipendiés! Mais quel droit a-t-on pour » consommer une pareille infamie? »

L'indignation de Ducamp fut si grande qu'il ne put l'exprimer que par un double néologisme par lequel il peignit toute l'étendue de la sordide cupidité d'un éditeur insatiable; mais il faut lire toutes ses critiques raisonnées que je me contente de vous signaler sommairement, pour être bien convaincu que notre jeune écrivain polémique suivit toujours à la lettre ce rigoureux précepte: « Frappez fort, mais frappez juste. »

uelque multipliés que soient les travaux dont
ens de vous offrir l'analyse, ils ne purent ra-
r l'impérieux besoin qu'éprouvait notre con-
e de se nourrir continuellement de littérature
icale anglaise, et les nombreux extraits qu'il
publiés dans l'ouvrage périodique de la So-
é de médecine de Paris, attestent son bon
t et son heureux discernement. Parmi les faits
eux qu'il a consignés, on trouve : 1°. deux
versemens de matrice qui ont nécessité la li-
ire complette de cet organe, suivie de guéri-
; 2°. une opération césarienne faite avec suc-
3°. une rupture spontanée de la matrice,
rie en 16 jours; 4°. l'issue d'un avorton et de
placenta, à sept mois de la gestation, et deux
s après, la même femme accoucha heureuse-
nt d'un enfant à terme et bien portant; 5°. une
ture spontanée de la vessie; 6°. les bons effets
sulfate de zinc dans l'épilepsie, de la liqueur
énicale dans la chorée; de la compression et de
percussion graduées dans le rhumatisme chro-
ue; 7°. des résultats fort curieux obtenus sur
10 vérolés, traités et guéris sans mercure, et
27 vénériens traités et guéris par le mercure.
publié une digression très-sage sur les dan-
s de la médecine trop agissante des Anglais,
sur les avantages de la médecine expectante
s médecins français : il rapporte une observa-

tion de fièvre Typhode qui dura 26 jours ; pour laquelle on tira 106 onces de sang, et donna chaque jour une forte dose de calom des purgatifs et des diaphérétiques antimonia et cependant le malade guérit ; *Ducamp* se p nonce hautement contre cette médication, et une contradiction difficile à expliquer, il cher à justifier l'emploi du calomel dans une affect purement inflammatoire ; il blâme l'emploi purgatifs, et il les conseille ensuite pourvu qu ne soient portés que dans le *rectum*. En exa nant attentivement les écrits de notre confrè on ne peut se dissimuler qu'il n'eût une prope sion particulière pour la thérapeutique anglai et toutes ses prescriptions s'en ressentaient ; il sans doute fini par en faire une juste applicati Il a également publié l'extrait qu'il a fait de l'o vrage du docteur *Johnson* relativement à la f vre remittente du Bengale, qui paraît avoir bea coup d'analogie avec la fièvre jaune, et de quelle *Johnson* a triomphé en substituant à l'a cienne routine la méthode anti-phlogistiqu Jusqu'à présent, Messieurs, je ne vous ai f connaître que le médecin littérateur ; je vais vo offrir l'homme de génie.

Ducamp conçut un projet d'autant plus har et d'autant plus difficile dans son exécution, qu des chirurgiens du premier ordre l'avaient en

pris avant lui et avaient échoué. *Dessault*, *part* et *Deschamps* qui s'occupèrent spéciale-nt des maladies des voies urinaires, laissèrent ucoup à désirer sur les moyens curatifs de la ntion d'urine, causée par le rétrécissement du al de l'urètre.

Plusieurs médecins anglais convaincus que la térisation était le seul moyen à employer r guérir cette rebelle maladie, portèrent des stiques dans le canal de l'urètre, avec autant témérité que d'irréflexion, et leurs tentatives ent souvent couronnées de succès, malgré le il auquel ils exposaient la plupart de leurs ades. *Ducamp* médita long-tems sur cet im-tant objet, et loin de se traîner péniblement la route tracée par les uns et les autres, il fraya une nouvelle; il perfectionna la mé-de anglaise en créant de nouveaux agens. Il le nombreuses expériences qui le conduisirent tablir une doctrine lumineuse, et il publia in un traité complet des rétentions d'urine, sées par le rétrécissement du canal de l'u-e. Il a relaté dans cet ouvrage, d'une manière cise, le mécanisme du développement des des urétrales; il a démontré comment elles oc-ionnent la rétention d'urine; il a signalé et cuté les graves accidens consécutifs auxquels

sont exposés les malades qui en sont attein

Voulant porter dans tous les esprits la convi tion de l'insuffisance des moyens curatifs mis usage jusqu'à ce jour, il a examiné l'action d sondes et des bougies, ce qui l'a mis à même démontrer d'une manière précise les dangers q accompagnent très-souvent l'application et le jour des sondes dans l'urètre, et de prouver q les bougies ne font que déprimer les brides u trales sans les détruire, d'où il a conclu, q l'emploi des sondes et des bougies ne produit j mais qu'une cure palliative.

Dans sa méthode modifiée, Ducamp s'est pr posé deux objets : 1°. de détruire les parties mo bides qui forment le rétrécissement; 2°. de l mettre de niveau avec le reste du canal.

J. *Hunter*, Everard *Home* et Charles *Bell*, n s'occupèrent que de la première partie de ce tra tement. Les agens dont ils se servaient étaient d deux espèces : le premier qui avait pour obj de reconnaître la position et la profondeur d rétrécissement, consistait à fixer à l'extrémit d'une bougie un morceau de cire roulé et a rondi; on introduisait cette bougie dans le can de l'urètre, et lorsqu'elle était parvenue au rétr cissement, on marquait avec l'ongle la partie q était au niveau du méat urinaire; on la poussai

on la laissait quelques minutes et on la retirait. La longueur de la bougie introduite indiquait la profondeur à laquelle se trouvait le rétrécissement, et le morceau de cire sur lequel était une rainure, marquait l'étendue du rétrécissement. Ducamp apprécia la défectuosité de cet instrument, et surtout le peu de solidité et de fixité qu'offrait le morceau de cire ajouté au sommet de la bougie. Il composa sa *sonde exploratrice* de la manière suivante.

Se procurer une sonde de gomme élastique n°. 8, 9 ou 10, ouverte des deux bouts et sur laquelle la division du pied est tracée; prendre un morceau de soie plate à tapisserie, y faire des nœuds de distance en distance que l'on trempe dans de la cire fondue, et qu'on roule; introduire cette soie au moyen d'un cordonnet dans la sonde; lorsqu'elle est parvenue à l'ouverture supérieure, le bourrelet formé par les nœuds chargés de cire est retenu, tandis que la soie passe et forme un pinceau de duvet très-fin et très-fort; réunir ces brins de soie et les nouer ensemble, les éparpiller ensuite en forme de pinceau, qu'on trempe dans un mélange fait par parties égales, de cire jaune, de diachylum, de poix de cordonnier et de résine; en mettre suffisamment pour qu'étant arrondi le tout égale le volume de la sonde; laissez refroidir; malaxer, et l'arrondir

comme le bout d'une sonde; en la poussant dans le rétrécissement elle prend la forme de ce dernier ; si la tige de la petite bougie est au centre, le bourrelet urétral est circulaire, et il faut cautériser toute la circonférence : si elle est à la partie supérieure, le bourrelet à détruire est à la partie inférieure ; si la tige est à la partie inférieure, il faut cautériser la partie supérieure ; il en est de même pour les côtés. La petite bougie de cire à mouler ne doit avoir que deux pouces et demi de longueur.

L'ingénieuse modification de Ducamp, donne à la petite bougie ajoutée, une solidité d'autant plus parfaite, qu'elle fait corps, pour ainsi dire, avec la sonde, et un coup-d'œil suffit, pour mettre le praticien à même de s'assurer positivement, de la profondeur et de la situation du rétrécissement; mais notre auteur ne se contenta pas d'avoir ainsi perfectionné la sonde exploratrice ; il sentit la nécessité d'un instrument, qui pût faire reconnaître l'étendue du rétrécissement en faisant pénétrer à volonté une bougie dans tout espèce de rétrécissement ; et il y parvint à l'aide d'une bougie emplastique, introduite au moyen d'un instrument qu'il nomme *conducteur;* c'est une sonde de gomme élastique n°. 8 ou 9, de huit pouces de longueur, percée des deux bouts, portant la division du pied comme tous

es instrumens. Il ferme l'extrémité antérieure avec un bouchon de cire et de soie, qu'il modèle sur l'extrémité de l'instrument, de manière à lui faire un bout arrondi et uni, l'introduire jusqu'à l'obstacle, et retirer le bouchon: si l'ouverture du rétrécissement est au centre, le canal forme dans le point rétréci, un cône tronqué, présentant à son sommet l'ouverture par laquelle la bougie doit passer, de manière, qu'avec ce conducteur, non-seulement la bougie ne peut point vaciller, mais son introduction est toujours très-facile. Lorsque cette ouverture est en haut ou en bas, ou sur les côtés, Ducamp se sert d'un autre conducteur, qui porte latéralement, près de son extrémité antérieure, une éminence plus ou moins forte; il résulte de cette forme, que l'ouverture du conducteur est toujours sur le côté et jamais au centre, de sorte, qu'en plaçant l'éminence au côté opposé au rétrécissement, l'ouverture du conducteur est toujours parallèle à celle du rétrécissement, et la bougie pénètre toujours avec facilité : la rainure que l'on trouve sur la bougie qui a traversé le rétrécissement, en indique l'étendue. Voilà un second instrument inventé par Ducamp, et dont personne avant lui n'avait eu l'idée. Je passe sous silence son conducteur métallique, parce qu'il est très-compliqué et qu'il ne l'employa presque jamais.

Les instrumens dont se servaient les médecins anglais, pour porter le caustique sur le bourrelet urétral, étaient tellement défectueux que presque tous les malades étaient exposés à des accidens plus ou moins graves ; ils fixaient le caustique au bout d'une bougie, par des substances peu agglutinatives; ils le portaient ainsi à nu à travers le canal de l'urètre jusqu'au rétrécissement, où ils le laissaient séjourner plus ou moins long-tems ; il résultait de cette méthode peu rationnelle, que les parties morbides et les parties saines étaient également cautérisées, et que le séjour du caustique ainsi à nu occasionnait souvent des ravages affreux, tantôt sur les parties malades, tantôt sur les parties saines.

Ducamp sentit le besoin d'un instrument avec lequel, on pût à volonté, détruire le rétrécissement dans toute son étendue, en le touchant d'avant en arrière, et de dedans au dehors; le cautériser circulairement ou n'intéresser qu'une plus ou moins grande étendue de sa circonférence, et qui pût en même tems garantir toutes les parties saines de l'action du caustique.

Son génie inventif créa le *porte caustique ;* cet instrument se compose d'une canule de gomme élastique très-flexible, n°. 7 ou 8, de huit pouces de longueur, et d'une douille de platine de six lignes de longueur, et de même grosseur que le

be de gomme élastique. Cette douille porte
érieurement, dans une ligne d'étendue, un
s de vis, au moyen duquel elle peut s'adapter
tube de gomme élastique et faire corps avec
i; à une ligne au-dessous de cette vis, et
ujours intérieurement, cette douille présente
ns la moitié de sa circonférence, deux arêtes
illantes qui se prolongent jusqu'à son extré-
ité, en laissant entre elles de chaque côté, et
r deux points diamétralement opposés, une
artie vide qui forme, de bas en haut, une coulisse
un cylindre de platine de cinq lignes de
ngueur et de moins d'une ligne de diamètre,
pporté par une bougie de gomme élastique de
uit pouces et demi de longueur qui lui sert de
anche; c'est dans la rainure de ce cylindre
u'est placé le caustique de la manière suivante.

Mettre dans la rainure à peu près un demi
rain de nitrate d'argent, diriger au moyen d'un
halumeau la flamme d'une bougie au-dessous de
a rainure; la matière entre bientôt en fusion et
emplit cette rainure; trois applications d'une
inute chaque fois suffisent pour guérir un rétré-
issement, et il n'y a, à chaque application,
u'un dixième de grain de dissous.

Les avantages de ce nouvel instrument sont:
1°. de pouvoir parcourir le canal de l'urètre

avec le caustique recouvert et enveloppé par la douille, laquelle à son tour empêche le caustique d'agir au devant du rétrécissement. 2°. De ne faire pénétrer le caustique que dans le rétrécissement, et de pouvoir cautériser à volonté le bourrelet urétral, quelles que soient sa situation et son étendue. 3°. De respecter toutes les parties saines.

Quoique les médecins anglais aient toujours été persuadés que la guérison était complette, dès que le rétrécissement avait été détruit par le caustique, Ducamp a élevé des doutes à cet égard ; et il paraît qu'il craignait que l'inflammation inséparable de toute cautérisation, ne reproduisît le même rétrécissement par une cicatrice plus ou moins concentrique ; il pensa qu'il obvierait à cet inconvénient, s'il parvenait à dilater la cicatrice de manière à ce qu'elle fût aussi large que le canal de l'urètre dans l'état naturel ; et il parvint à cet heureux résultat par la découverte de sa bougie à ventre. C'est une bougie dont la tige n'a que deux lignes de diamètre, et le renflement ou ventre, qui est à un pouce de l'extrémité supérieure, ayant de douze à quinze lignes d'étendue, diffère en diamètre ; le ventre des plus petites bougies est de deux lignes et demie, ensuite trois lignes, d'autres trois lignes et demie et les plus grosses quatre

lignes et demie. Il résulte de cette forme particulière, que les bougies à ventre ne distendent que le point retréci, et elles peuvent le distendre de quatre lignes (largeur naturelle du canal).

Je ne dois pas m'occuper de son dilatateur, 1°. parce que les bougies à ventre remplissent le même but; 2°. parce que ce moyen n'a été ni créé, ni perfectionné par notre confrère.

Il termine son intéressant ouvrage par quinze observations de rétrécissemens plus ou moins compliqués, et tous traités avec un succès complet par sa méthode modifiée ; mais vous jugerez encore mieux de la supériorité et de l'importance de la découverte de notre confrère, par le passage suivant extrait du savant rapport fait à l'Institut, par MM. *Deschamps* et *Percy*.

« Nous pensons, (disent ces deux Nestors de » la chirurgie française), tout en rendant jus- » tice aux hommes recommandables qui ont » précédé Ducamp dans la même carrière, » qu'aucun n'y a déployé autant d'industrie, » d'adresse et de talent; il nous semble même » qu'il serait pour le moins difficile de faire » mieux, et de découvrir un mode de traitement » plus court, plus simple, plus certain et plus » raisonnable ».

Mais l'envieuse jalousie, mécontente de l'assen-

timent honorable que cet ouvrage venait de recevoir d'un des premiers corps savans de l'Europe, lança une critique aussi amère que maladroite, dans laquelle on chercha à ébranler la solidité des principes de la doctrine de Ducamp, a nier ce que l'expérience journalière confirme, et à contester à son auteur son ingénieuse invention.

Ducamp sourit d'abord à des efforts aussi impuissans; il ne voulait combattre un si faible adversaire que par les armes de l'ironie; mais, entraîné par son étonnante facilité, il saisit la férule de la dialectique, et en frappa impitoyablement une aussi orgueilleuse présomption, qui, loin de profiter de la docte leçon, fit une seconde tentative pour porter un coup mortel à son ouvrage..... Et dans quel moment attaqua-t-on Ducamp? Lorsque la nature l'avait déjà mis hors de combat: heureusement que l'amitié se chargea de le défendre, et elle n'eut besoin, pour repousser cette injuste agression, que de mettre au grand jour la fraude et la mauvaise foi qui masquaient un dessein si perfide.

A peine le *Traité des rétentions d'urine* fut-il connu du public, que les malades affluèrent chez son auteur. Les nombreuses guérisons qu'il opéra, surpassèrent bientôt son attente; cette

heureuse circonstance mit Ducamp à même de suivre l'impulsion de son cœur ; animé des sentimens de la plus douce philantropie, il prodigua également ses soins affectueux aux citoyens de toutes les classes, et sa main gauche déposa souvent dans le sein de l'indigence, les honoraires que sa main droite venait de recevoir de l'opulence : ce fut alors seulement que son front sévère se dérida, et qu'il consacra quelques soirées aux douceurs intérieures de sa propre famille ; il se fit un devoir de resserrer les liens de l'intimité qui unissait tous ses membres entre eux. Ses soins attentifs firent apprécier à sa jeune épouse le bonheur que peut procurer un hymen bien assorti. Cette heureuse famille s'applaudissait chaque jour de la félicité parfaite dont elle jouissait, lorsqu'une affreuse maladie qui depuis long-tems était latente, se développa tout à coup chez notre confrère avec des symptômes effrayans : ses progrès furent rapides, et dans les premiers jours de Mars, Ducamp, prévoyant sa fin prochaine, traça d'une main ferme, quoique défaillante, ses dernières volontés relatives à l'impression de la seconde édition de son ouvrage : il chargea de cette exécution délicate, M. le docteur *Nicod*, avec la réserve expresse qu'il ne changerait rien à sa doctrine. Les tendres soins que lui prodigua son épouse lui firent regretter la vie ; mais les

angoisses de la maladie ne purent ébranler la fermeté de son ame. Sa présence d'esprit ne l'abandonna jamais, et il mourut le 1.er avril 1823, avec le calme et la tranquillité d'un homme de bien.

Chacun de vous, Messieurs, fut profondément affligé de la nouvelle de sa mort, et vous donnâtes une preuve de l'étendue de votre douleur, en assistant presque tous au convoi de cet ami commun, pour lui payer le dernier tribut de vos regrets et de votre sincère attachement. Moissonné au printems de la vie, nous pouvons dire que Ducamp n'a pas assez vécu, ni pour la science, ni pour l'humanité; mais qui peut dire qu'il n'a pas assez vécu pour lui ? Ses nombreux travaux et sa précoce célébrité attestent qu'il a honorablement rempli sa trop courte carrière. Son nom avait déjà franchi les limites de la France, et son corps fut à peine déposé dans l'immensité du chaos, que des gens de l'art, pressés de jouir du fruit de ses veilles, se firent pompeusement annoncer comme les uniques légataires de son talent et de ses connaissances. Chacun d'eux veut remplacer notre estimable et malheureux confrère; mais chacun d'eux est-il susceptible de ces brûlantes inspirations qui caractérisent le génie; et la nature les a-t-elle doués de la rectitude de son jugement chirurgical et de la dextérité de sa main ?

Espérons néanmoins que chaque aspirant honorera la mémoire de Ducamp, en se distinguant dans la route épineuse qu'il a explorée lui-même avec tant de succès, et que la jalousie qui s'arrêta toujours aux portes du *Ténare*, ne descendra jamais dans sa tombe pour y troubler le repos de sa cendre.